

BÉLLIARD

Pierre Blondel

Il arriva à Bruxelles à seize heures, quinze heures cinquante-huit exactement, et cela ne lui fit rien.

L'émotion, la colère ou la nostalgie que l'on pourrait ressentir en revenant dans sa ville natale après dix ans, n'avaient pas été au rendez-vous, tout juste la langue un peu pâteuse au réveil- il s'était assoupi. « Mesdames et Messieurs, nous arrivons à la gare de Bruxelles Midi dans quelques minutes, veuillez à ne rien oublier dans votre compartiment ». Il n'oubliait jamais rien ; de toute façon, il n'avait qu'un bagage, il ne resterait pas longtemps, un petit sac à dos, quelques vêtements un carnet de notes, un sac de toilette, un livre, un crayon en bois naturel avec l'inscription «Save the hales » imprimé en bleu sur la tranche...

Finalement juste content d'arriver enfin, dans une ville, une vraie.

Il avait eu, en effet, l'impression que le réseau T.G.V ne reliait plus des villes mais des événements : aéroport Charles de Gaulle, Marne-la-Vallée-Disneyland, Lille – Europe.

Le train, jadis vanté pour ses qualités écologiques s'était mué en valet des avions (de leur débauche énergétique) et des enfants (de leur folie consommatrice), reliant sans état d'âme aéroports et parcs d'attractions.

Ce n'était d'ailleurs plus des gares mais des arrêts, de simples stations sur la ligne.

A Marne-la-Vallée, dans une lumière fantomatique, le train longea lentement le quai désert, et ils dépassèrent une demi famille, un père, les traits tirés, épuisé par trois jours de montagnes russes, et son gamin grincheux, coiffé d'oreilles de Mickey.

Non Bruxelles était encore une vraie ville, une capitale, il aimait les villes lui, même si cela faisait sourire ses collègues (devait-il dire ses compagnons, ses camarades ? comme tous ces termes étaient désuets, à jeter à coup sûr dans la poubelle de l'ancien siècle, bardé de certitudes idéologiques),... collègues donc, amateurs de campagne, bien-sûr, de nature et du bon vieux temps, toujours prêts à tout classer, les choses, les aliments même les êtres et les concepts ; la campagne : bon, la ville : mauvais, la brique, la pierre ; bon le béton, l'aluminium : mauvais, la gestion : mauvais, l'auto-gestion : excellent etc etc...

Et alors, bon ou mauvais ces petits potagers à l'arrière des maisons, qui défilaient alors que le train ralentissait à l'approche de Bruxelles, tous bien serrés par le rythme encore soutenu du train ; murets de briques et production familiale, bon sûrement, bordures en ciment et anti-limace au soufre, mauvais, convivialité par-dessus le mur, bon mais plastique omni présent, pour les arrosoirs, pour effrayer les oiseaux, alimenter les citernes et puis le sous-sol, certainement pollués au zinc, mauvais mauvais.

Puis les parcelles se raccourcissaient, morne alignement d'intérieurs d'îlots dans lequel le train s'était invité, en les transperçant de part en part. L'arrière était devenu l'avant, pour quinze mille visiteurs par jour, mais tout le monde s'en foutait complètement. La présentation, la belle image restait pour la rue et les voisins, un numéro en laiton bien astiqué, des voiles de rideau en dentelles, des peintures refaites régulièrement, et pour l'arrière, la façade à l'enduit décrépi, avec sa toilette rajoutée à l'entre-sol, son évacuation en grès orange, crevassé et réparé à la mousse de polyuréthane, et ses annexes de plus en plus mal construites au fur et à mesure qu'elles envahissaient le jardin, lui-même débordant des rebuts dérisoires de pauvres consommateurs abusés par le télé-achat et le crédit facile : squelettes de vélos, balançoires démontées, rameurs d'appartement envahis par les ronces...

Puis les maisons faisaient place aux immeubles, plus hauts plus serrés plus proches aussi de la voie, plus de misères derrière les carreaux aux verres martelés, puis des entrepôts de plus en plus grands et enfin un dernier, la gare, la nouvelle gare, un bâtiment impersonnel à la décoration inutile et banale qui lui rappela que Bruxelles était avant tout la capitale européenne de l'absence d'ambition urbanistique et de la médiocrité architecturale.

Ici, il ne connaissait plus personne depuis bien longtemps, mais il se savait attendu. Il resta donc sur le quai et patienta que le flot des voyageurs s'éclaircisse comme le brouillard chassé par le vent.

Lentement, et par à-coups, les derniers voyageurs s'évacuèrent par les escalators, bientôt il ne resta qu'un homme, immobile, qu'il détailla posément en commençant par les chaussures, des sandales en fait à grosses boucles, sur des chaussettes en laine écrue (on était en avril).

Bon sang ! On lui avait vraiment envoyé une caricature, le pantalon en grosse toile bleue, façon ouvrier, était maintenu par le bas par des pinces à vélo mauves, par le haut par des bretelles en cuir, la chemise à carreaux, en grosse laine était entrouverte sur des poils grisonnants, il ne manquait que le foulard palestinien, mais non, il dépassait d'une muselière frappée du sigle U.S et enfin cette tête de baba vieillissant, le visage épaissi par la bonne conscience et la bière d'abbaye, la barbe réglementaire et les

cheveux remis sans cesse en bataille.

C'était ce qui lui déplaisait le plus dans la nébuleuse de ce qui était de moins en moins son mouvement, ce côté brouillon, négligé, volontairement ou non bohème, comme si l'habit pouvait prolonger indéfiniment la fraîcheur des anciennes utopies.

Il avait rêvé mieux pour son retour, mais il n'était pas obligé de sympathiser avec ce contact, cet olibrius déguisé en réfractaire.

Il débita le mot de passe convenu : 3G pour (grüne green gredin), prit la valise qu'on lui tendait, avec un système à roulettes comme en traînent les cadres dans les aéroports, dépassa l'homme et s'éloigna, sous l'oeil un peu déçu de son interlocuteur, qui aurait volontiers, devant une Leffe brune, refait le monde avec lui.

La grande salle des pas perdus de la gare, grouillante de monde, avec son odeur de café et ses annonces en deux langues n'avait pas tellement changé, il se sentit un moment de retour.

*

A son réveil, il n'a qu'un mot en tête : une île.

Une île, oui c'est ça, il est une île, ou peut-être il habite une île, ce n'est pas une conviction, ni une pensée continue, une idée comme ça, il a par ailleurs de plus en plus de mal à formuler quelque chose de suivi, mais à un mot, à ce mot là, il peut s'accrocher, une île, pas vraiment avec de l'eau, mais en tout cas, ce qui l'entoure est différent de l'endroit où il vit, donc une île, il est Robinson, voilà.

Il ouvre les yeux : il fait noir, évidemment comme toujours, mais en s'accoutumant, pas tout à fait noir, dehors il doit faire très clair : un rayon, mince et blanc comme une lame de scie, sous la porte, un éclat sur un tuyau galvanisé, un pan de mur presque visible, comme avant l'aube, et le reflet de la note plastifiée punaisée sur le mur d'en face : « CONSIGNES ET INSTRUCTIONS DE SECURITE », une île, avec autour, le ressac de la mer, en fait la circulation permanente sur la rue Belliard, en vague et en écume, toujours renouvelée, moins forte maintenant d'ailleurs, marée basse probablement après la folie de l'heure de pointe, on doit être en début de soirée ou peut-être samedi, il ne sait plus, sur son île lui, Robinson, Vendredi ? Il sourit et se retourne en grognant sur sa couche, il s'entend grogner et se sent raide, les muscles douloureux, les articulations et les os aussi et le crâne, tout cela un peu brouillé, peut être bousillé et pourquoi, ne pas trop penser, ni au « pourquoi » ni à l' « après », j'habite une île et je suis une île, mais je n'ai pas faim, jamais... soif, oui toujours au réveil, de l'eau, après... Il tâtonne, derrière lui, il y a un robinet et sous le robinet, il y a un verre normalement, en fait une bouteille en plastique, découpée par le milieu et qui lui agace les lèvres toujours gercées, avant je mettais du beurre de cacao, avant d'être une île, il ferme le robinet et prend le verre, qui lui glisse des mains, merde, il y a de l'eau partout, tu parles d'une île, il se roule sur le ventre, se met à quatre pattes et ouvre vers lui la porte dont le grincement, une fois de plus, lui déchire la tête.

Sa maison n'a peut-être pas tout le confort moderne, mais elle a des terrasses de prince : le point de vue est étendu, même s'il n'est pas toujours beau, comme ici, justement, face à lui, de l'autre côté de la rue, l'immeuble européen « Juste Lipse » un monstre entièrement drapé de marbre portugais (rose, ont dit les dix-huit architectes qui s'y sont relayés, lui il le trouve gris) une carrière n'a pas dû suffire, ils auraient mieux fait de laisser cette pierre tranquille, là-bas en Algarve, enterrée sous ces bergers aux curieux bonnets, ou sous des villages de vacances, en tout cas au calme, au lieu de l'attaquer à la dynamite, puis à la scie et de l'exposer sur ce monstre impersonnel qui rampe péniblement de la chaussée d'Etterbeek à la place Schuman Le « Juste Lipse », pauvres ministres européens!

C'est définitivement mieux de l'autre côté. Là, il y a le parc, son grand parc Léopold, curieusement rétréci à cette hauteur, des allées bien dessinées de dolomie jaune, un étang et des arbres, de la végétation abondante, concentré de cresson et d'épinard d'où émergent quelques îlots discrets et distingués : l'institut Eastman et le lycée Jacquemain qui recrache périodiquement des cohortes de petites fourmis, jadis blanches et bleues, aujourd'hui multicolores.

Le long du parc, il y a la rue Belliard, en fin de journée, ce sont des milliers de voitures qui venant du

centre ville, descendent la rue en sa direction. Mais à quelques centaines de mètres, elles sont englouties, avalées par le tunnel, direction Liège-Namur, seules quelques-unes en réchappent. Mais il sait, il sait parfaitement bien, peut-être mieux que quiconque, que dès que ces voitures se sont engouffrées dans la trémie et ont disparu à la vigilance des passants, elles obliquent légèrement sur la gauche et passent exactement sous ses pieds, sous son île, comme un flux permanent, grouillant comme de la lave.

En fait, oui, il habite une île volcanique et un jour peut être, s'il y a une éruption, l'immeuble recrachera du haut de ses 15 étages des voitures qui finiront en retombées meurtrières comme jadis le Krakatoa et iront se planter se comme des épis sur les immeubles voisin, ce sera bien !

Sous ses pieds, il y a le feu, il y a aussi l'eau : un petit morceau du bassin d'orage de la place Jean Rey et puis le Maelbeek qui vient des étangs de la place Flagey, (où il y a aussi un bassin d'orage, mais cela c'est une autre histoire), et va vers la rue des Coteaux, St Josse et Schaerbeek, tout cela est enfoui, il n'y a plus pas beaucoup de terre, comme en témoignent les arbres rachitiques de la place.

Avant, on lui disait toujours : toi, Jean, tu as les pieds sur terre, dans le temps d'avant l'île quand il pouvait suivre le cours de ses pensées, il aimait cela, réfléchir, raisonner. Un problème se pose, des tuyaux, des réseaux, tu les résous, puis tu passes à un autre problème à l'époque tout était clair, les choses se mettaient en place facilement avec de la réflexion et du bon sens, c'était clair, tout était clair, palpable. Il aurait pu matérialiser ses pensées et les poser là, devant lui, sur cet espèce de cageot de mandarines délavé par la pluie qui lui sert de table de jardin, alors que maintenant, tout est tellement confus, toutes ces choses sous ses pieds, parce qu'il y a de l'air aussi, beaucoup d'air, dans tous ces appartements, ces mètres cubes d'air emprisonnés, dix niveaux et plus bas le restaurant du premier, le café du rez et en-dessous la lave, les voitures qui passent en bouillonnant, direction Liège et Namur mais quelques mètres plus loin, il faut faire un choix Liège ou Namur : le perron ou le Cheval Bayard, c'est cornélien : d'un côté c'est Liège, Aix La Chapelle puis Berlin, c'est Moscou et l'Asie, tout un continent, de l'autre Namur, Luxembourg puis Bâle, c'est Venise ou Rome toute une civilisation, une vie peut se choisir sous ses pieds, dans la lave.

Pour l'heure, les mouvements souterrains se sont calmés, pas d'éruption à craindre, on doit être samedi, combien de temps a-t-il dormi, trop, ou pas assez, c'est la faute à Jupiler, Guinness, Heineken, Kanterbräu, il ne sait plus, l'Europe n'aime pas les mélanges, quoiqu'en dise Delors!!!

Le parc est calme, mais ça tangué un peu dans sa tête, c'est l'île qui tangué et la mer est apaisée.

*

A la sortie de la gare, il suit le plan qu'il a arrêté pendant toutes ces heures de préparation : le métro (il ne l'utilisait pas à l'époque, préférant le vélo), quatre stations et le reste à pied, il se voit un instant comme les policiers des romans qu'il lisait autrefois, qui ne peuvent rien résoudre sans s'immerger dans le quartier du crime, se perdant dans les bistrot crasseux, devant un verre de Suze ou de vin blanc, des buveurs à la recherche d'eux-mêmes et d'une vérité toujours en fuite.

Mais avec quelques nuances ; il n'est pas de la police, ah ça certainement pas, et il n'a rien d'un buveur, préférant l'action à l'immersion; quant aux bistrot crasseux...

A la station Arts-Loi – Kunst-Wet commence véritablement le quartier européen, cette illustration absurde du zonage urbain. Une histoire simple finalement : de grands bourgeois, dès la fin du XIXième siècle étaient sortis de l'enceinte de la ville pour se construire un quartier sur une trame en damiers. L'air était déjà plus pur au-dehors qu'en dedans, le parcellaire généreux pour y développer une façade à la hauteur des revenus inespérés du capital, les îlots larges et la vallée agréable. On installa des parcs en suffisance, un monument pour le Cinquantenaire de la nation, on baptisa les rues avec des valeurs : rue de la Loi, rue des Sciences, rue de l'Industrie, rue du Commerce.

Moins d'un siècle plus tard la ville avait avalé tout ça, et les revenus de cent ans de colonies, d'exploitation industrielle et de spéculation boursière permettent beaucoup mieux que ces vieilles baraques, finalement trop hautes sous plafond, chères à chauffer, et puis que faire des cuisines-caves et des chambres de bonnes si on ne trouve plus de domestiques?

En quelques décennies, les maisons s'étaient vidées dans l'attente d'un quartier que l'on disait riche en

promesses : le quartier européen, une vraie zone mono-fonctionnelle moderne consacrée aux bureaux. Les rues avaient par bonheur été tracées larges, pour l'apparat et le bon air, elles seraient idéales pour la voiture et pour des immeubles hauts et profonds.

Les pouvoirs locaux avaient, avec un temps de retard, tenté de réguler cette expansion anarchique. Des plans avaient été établis, apparemment sévères : les Plans Particuliers d'Affectation des Sols, les Règlements Communaux d'Urbanisme prévoyaient les gabarits de construction, les hauteurs sous corniche, les pentes de toiture, les retraits aux étages, les profondeurs de bâtisse et même des cordons d'animation extérieure, sans se douter un instant que tout cela reproduisait, en triplant l'échelle, l'ancien gabarit de la maison de maître, avec les mêmes références typologiques et que l'effet en serait catastrophique, et immédiat : sous le coup de la hausse vertigineuse du prix du mètre carré, tout le monde tenterait, par tous les moyens d'en faire le maximum, de prendre jusqu'au dernier millimètre le gabarit extérieur permis, traçant de la sorte une limite extrême qui, comme une outre gonflée, servirait de réceptacle à tout et à n'importe quoi.

A l'entrée de la rue Belliard, il eut un frisson devant la double muraille qui formait, lisse, austère et alignée, le profil de la rue.

Pas de passants (que faire là un samedi après-midi) seul un flot de voitures en sens unique, retour des courses au centre ville, traversait ce quartier mort pour rejoindre les banlieues vertes.

La règle du jeu avait eu l'avantage de la simplicité : ne pas perdre le moindre mètre carré : « Bourrez-moi ça au maximum, et pour le reste qu'importe, Monsieur l'Architecte, habillez le comme vous voudrez, pour la façade, le spécialiste c'est vous, mais rapidement s'il vous plaît ». L'architecture était donc devenu une question de costume, de drapé.

Bien sûr, les époques s'étaient succédées : au fonctionnalisme un peu sec des années 60', avaient suivi les mouvements historicistes et les contortions de la post-modernité, alors le très janséniste mur rideau et le béton architectonique avaient fait la place au fronton et au marbre, on ne disait plus construire, plutôt reconstruire, mais derrière le goût du jour, le goût d'hier et d'avant hier derrière la modénature raffinée ou non de la façade, derrière la coupe souvent vulgaire de l'habit, le corps gonflé gardait son indigence : plans types banaux et répétitifs, construits trop profondément, avec des kyrielles de locaux centraux donc aveugles, et hiérarchisation de la distribution obsessionnelle, rappelant à chacun sa place dans la société, et le chemin pour s'y élever (niveau A : pas de fenêtre, niveau B : une fenêtre, niveau C : deux fenêtres, chef de service : l'angle etc...).

Tout cela pour démontrer, si c'était encore nécessaire, qu'il ne peut y avoir de plaisir dans le travail.

Devant lui défilaient des îlots, cette structure régulière, jadis bordée d'hôtels particuliers différenciés étaient maintenant composée de bastions serrés, réglés par la corniche, austères et menaçants.

*

Marée basse. Le samedi après-midi, ou le dimanche, il n'y a plus personne, la mer s'est retirée et parfois la journée est longue, alors il descend, il peut aller se promener tranquillement.

Il fait beau, avec un peu de vent frais, on se croirait à la mer, les bancs en inox de la place Jean Rey, pourtant confortables, ne le tentent pas, l'espace est trop vide, trop creux, on y a mis des fontaines, (vingt), et beaucoup trop de bancs (quarante), il y a aussi quarante arbres et vingt luminaires, comme si le maître de l'ouvrage avait vu, dans les multiples de dix, une dernière chance d'échapper à la banalité de la composition. Il fait une petite boucle par le parc (son parc). Avec sa forte déclivité, ses pelouses accessibles, il y a toujours quelque chose à observer, et des buissons, aux pieds des marronniers, pour faire ses besoins, quand il n'a pas l'argent pour se payer un café à la place Jourdan à « l'Espérance » ou au « First » ou à « l'Autobus » et aujourd'hui peut être une petite sieste. Ensuite, un peu courbaturé, quelques courses, chez le Pakistanais.

On dit : « le quartier européen » : en semaine et pendant les heures de bureau d'accord, on entend l'anglais, l'espagnol, l'italien ou l'allemand, plus une série de langues d'Europe centrale qu'il a pris l'habitude de regrouper sous le terme « letton ». Mais le matin très tôt, ou après dix-neuf heures, c'est tout

autre chose, femmes de ménage turques, débarquées et réembarquées en camionnettes, épiciers marocains, balayeurs belges et africains, vendeurs de journaux vietnamiens, prostituées albanaises remontant du métro vers l'hôtel de la rue de la Loi...c'est tout le reste du monde qui prend le relais quand la voiture a ramené le fonctionnaire européen à Kraainem ou à Tervueren.

Pas beaucoup d'argent aujourd'hui, quelques sardines à la tomate, deux CARA PILS et puis retour au foyer.

A cette heure-ci, il n'y a pas trop de précautions à prendre, il retourne au parc et s'assied sur le premier banc qu'il croise, celui qui regarde son immeuble, la nuit commence à tomber.

Dans son quartier, le soir, les fenêtres des immeubles de bureaux restent noires, ou alors c'est tout un étage qui s'allume d'un coup, pour les quarante-cinq minutes d'aspirateur du service de nettoyage.

Mais son immeuble, et c'est un des seuls du quartier européen, c'est du logement, alors quand vient le soir, l'allumage des fenêtres, se fait d'une manière aléatoire, hésitante presque.

Pour le moment, au-dessus des étages de commerce, tout est encore éteint sauf chez Madame Brankowski, au cinquième étage, une dame âgée que l'obscurité effraye tellement, qu'elle a, a-t-elle un jour déclaré haut et fort au comptoir du quincaillier de la chaussée de Wavre (un des derniers du quartier) « bloqué les interrupteurs en position allumée avec des sparadraps » ce qui induit qu'elle fait de grandes consommations d'ampoules électriques, qu'elle choisit « minimum de cent Watt, même pour les toilettes ».

Son appartement, un modeste une chambre, mais bien placé, à l'angle, entre la place et la rue, est un des phares perpétuels du quartier.

Il y a aussi, toutes les heures dix-huit, au septième étage, chez les Dujardin, la lampe du salon qui s'allume, treize minutes, puis celle de la chambre, alors que celle du salon s'éteint, trois minutes, puis ensuite la cuisine, huit minutes cette fois, puis retour au salon, en un ballet morne et régulier, comme le ferait le fantôme d'un horloger ou d'un chef de gare. C'est que Monsieur Dujardin est obsédé par la sécurité, et c'est d'ailleurs dans ce domaine qu'il exerce ses talents de lobbyiste auprès des Communautés : toujours plus de sécurité, c'est toujours plus de règlements, de normes techniques et donc surtout plus de mètres courants de balustrades et de mains-courantes, plus d'éclairages de secours, de pare-flammes, coupe-feu, grilles de ventilation et d'extraction sans compter les détecteurs anti-intrusion, anti-incendie, anti-botulisme et légionellose, de signaux pare-fumée, pare-pollution, pare-amiante, pare-acariens.

Et l'effet de ce métier, indispensable et salvateur lui revient comme un boomerang dans sa vie privée, une véritable maladie professionnelle dont il n'existe aucun détecteur : Monsieur Dujardin est obsédé par la sécurité. Il est souvent en voyage à l'étranger, c'est compréhensible, ces problèmes intéressent le monde entier, on ne compte plus les congrès, les rencontres internationales et les foires spécialisées, il a donc imaginé, avec les moyens du bord bien sûr, quelques minuteriers du fil et un tournevis, que voulez-vous le cordonnier est toujours le plus mal chaussé, cet ingénieux dispositif qui simule pour la canaille, avec le plus grand réalisme, une vie trépidante dans cet appartement désert.

Pas de danger de le croiser dans le hall, donc, pas plus que ses voisins immédiats, les occupants des six duplex-penthouses des derniers étages, presque des triplex devrait-il dire, puisque l'étage du jour, situé au-dessus de celui des chambres, dispose d'un salon développé sur une double hauteur flanqué d'une petite bibliothèque en mezzanine, qui elle-même dispose de sa propre sortie sur le toit. Ceux-là, il les connaît mieux que les autres, plus intimement devrait-on dire, bien que l'intimité suppose sans doute la réciprocité, ce qui bien-sûr n'est pas le cas : en tout cas il entend leur musique, leurs réceptions, leurs préférences télévisuelles, leurs colères aussi. Il sait aussi qu'un bonheur ne venant jamais seul, les heureux propriétaires de ces appartements possèdent sûrement une résidence secondaire, en tout cas ils ne sont jamais là le week-end. Parfois alors, quand l'ennui le gagne, ce qui est finalement assez rare, il prend le petit escabeau qui sert à entretenir le haut de la dernière toiture terrasse, et il descend de son perchoir sur leurs terrasses à eux, sol en marbre et meubles en teck, et colle son visage aux vitres pour sonder l'intérieur : des bibliothèques peu ou mal remplies de livres standard, des photos encadrées de familles en vacances, peaux brunies et mer turquoise, des tableaux achetés trop vite ou pour faire plaisir, des objets glanés à l'étranger sur les brocantes ou ailleurs, placés sur des étagères, des buffets ou des tables basses de toutes tailles et de toutes espèces, tout cet univers le renvoie non à ce qu'il aurait pu être, mais à ce qu'il aurait pu toute sa vie, et en vain, tenter d'atteindre. Cela ne le rassure pas, rien ne rassure celui qui ne connaît pas l'inquiétude, mais cela lui fait du bien.

Pas de danger enfin du côté des habitants des trois premiers étages, des studios que les Communautés

louent à l'année, pour les mettre à la disposition de leur personnel occasionnel, des nomades balayés de Bruxelles à la Haye et de La Haye à Strasbourg, tu parles d'une transhumance, ingénieurs lituaniens, économistes bulgares, statisticiens portugais concrétion culturellement diversifiée certes, mais emballée dans le même moule vestimentaire du technocrate européen, jamais au même endroit plus de trois semaines, alors c'est pour eux comme pour lui, tout se brouille, les décors, surtout s'ils sont identiques, se confondent, ce ne sont donc pas eux qui se formaliseront de croiser sur leur seuil d'emprunt un homme vieux et pas très propre au visage grêlé avec quelques sacs en plastique, et qui regarde par terre, même si les plus observateurs ne manqueront pas de constater que ses vêtements, ont été achetés il y a, il est vrai fort longtemps dans une très bonne maison de l'avenue Louise et que le regard de l'homme obstinément tourné vers le sol, arbore un très gentil sourire.

*

Il n'y eut bientôt plus personne sur les trottoirs. Ce n'était pourtant pas une ville déserte, il avait vu le monde au Midi, le grouillement rassurant des gares dans une vraie ville, puis les terrasses bondées des grands cafés marocains, mais au-delà de la rue du Trône, depuis son entrée dans le quartier européen, le piéton devenait une denrée rare, vaguement menacée.

« Du logement dans les formes du passé pour le quartier européen » avait-il scandé avec les manifestants dans les années 80. Ils étaient persuadés, comme tant d'autres à Bruxelles, que le salut de la ville passerait par le retour aux formes anciennes, à cette bonne vieille cité d'antan, tellement malmenée par le modernisme : ce qui était ancien était crédible, rôdé par l'histoire, donc bon. La ville rejetait les expérimentations morphologiques, les nouveautés, elle voulait des quartiers, elle voulait des îlots, elle voulait des maisons. Et pour cela, les recettes étaient simples : alignement, fermeture d'îlot, continuité typologique, respect des modèles anciens. Même les gauchistes, les plus libertaires, croyaient en ces slogans, sans se douter qu'alignement peut signifier ordre, fermeture enfermement, continuité tradition, et respect autorité.

Le cartel immobilier qui détenait le quartier n'avait pas daigné écouter ces folkloriques contestataires, mais quand ceux-ci avait été relayés par l'autorité, ils avaient cédé sur la forme, sans rien lâcher sur le fond, le sourire aux lèvres, en maintenant quelques vieilles façades à grand renfort de broches et de béton, ou en puisant sans état d'âme dans l'écriture ancienne : faux toits à versants sur fausses corniches saillantes, faux chapiteaux en fausses pierres sur fausses colonnades, faux décors sur faux arcs surbaissés.

C'était en fait une affaire de filiation : les valeurs de la bourgeoisie du XIXe siècle qui avait conçu ce quartier s'étaient maintenues : ordre, autorité et confiance absolue dans l'argent, et l'alerte « chief manager » au volant de sa Range Rover 4 x 4 air coold qui faillit l'écraser en sortant du parking de sa société (pour gravir la hiérarchie travaille le samedi), était sans doute l'arrière-arrière-petit-fils de ce bourgeois rondouillard, homme d'affaires avisé ayant placé judicieusement son argent dans le cuivre (un ami personnel de Léopold II), qui avait en 1885 érigé son hôtel particulier au 14 de la même rue, et petit fils de celui qui, quatre-vingts ans plus tard avait, avec tout autant de discernement, laissé pourrir la maison de grand-père en attendant que les prix remontent dans les années 70.

Il passa sous une curieuse passerelle, qui avait tenté la synthèse impossible entre high-tech et classicisme, après laquelle la nuée de voitures, arrivée presque en bas de la rue, disparaissait comme par enchantement dans la trémie du tunnel.

Finalement, au début du XXIe siècle on avait construit des logements dans le quartier ; les anciens militants, un peu vieillissés, épuisés par des décennies de contestation, avaient applaudi à ce qui n'était

qu'une opportunité immobilière, (les prix du logement étaient remontés en flèche), et avec eux les investisseurs criaient « Du logement pour le quartier européen » et les plus érudits « De la mixité, c'est une question éthique » et ces termes roulaient sur leurs lèvres comme jadis leurs cigares.

Après le tunnel, la rue, dégraissée de ses voitures se donne des airs de boulevard, longe un parc, puis remonte vers le Cinquantenaire. En face du parc, une place, récemment aménagée avec une pléthore de bancs, de luminaires et de fontaines et au fond de la place, son objectif. Il pose son sac à dos contre la grille du parc et s'assit sur les talons.

S'il y avait eu de passants, ils auraient pu s'étonner de cette position étrange, pour cet homme d'environ trente-cinq ans, dont l'air calme, la coupe de cheveux très nette, le costume passe partout et le bagage évoquaient plutôt le fonctionnaire ou le lobbyiste européen. Ce même passant, aurait néanmoins remarqué la nature des chaussures de l'homme, d'un modèle peu courant, des sortes de chaussons en fait, sans lacets, élégants mais plus propices aux sports extrêmes, savate ou escalade, qu'à la fréquentation des couloirs feutrés.

Mais des passants, il n'y en a pas pour le moment et x dans sa position de vieillard chinois, a tout le loisir d'observer cet étrange bâtiment qui lui présente maintenant sa façade.

« A quoi ressemble ce bâtiment? » a-t-il demandé à son commanditaire mardi passé. Il veut savoir, pour planifier, il aimerait une description précise du bâtiment, ne rien laisser au hasard, il déteste improviser. Cela lui paraît il y a bien plus longtemps que cela, seulement quatre jours, il se revoit, mille kilomètres plus au sud dans un bar PMU, véritable élément patrimonial, même les Algériens s'y déguisent en Français : Gauloise, marcel, Ricard.

« Si on est venu te chercher, Poulou, (plus personne ne l'appelle comme ça, on dit « Monsieur Dumoulaing » ou parfois « le Belge ») c'est parce que d'abord tu aimes l'escalade, et puis, avec ton passé, tu connais bien Bruxelles ».

Bref n'importe quoi, ils n'avaient personne d'autre sous la main et ce serait l'occasion de revoir son pays (il s'en foutait), et puis il fallait maintenant vraiment protester, marquer le coup, c'est scandaleux ce qu'ils préparent « là-haut », etc etc toujours la même rhétorique, les phrases en boucle.

« A quoi ressemble-t-il ? A rien évidemment mon vieux, il écarte les verres pour poser quelques photos sur la table, c'est un truc moderne, un hôtel, mais aussi un immeuble à appartements, assez blanc, mais avec aussi de la couleur et un bistrot au rez, de toute façon, cela n'a pas d'importance, ce qui nous intéresse c'est qu'il voisine Le Juste Lipse où se réunissent les ministres européens, qu'il domine celui-ci de quelques étages, et surtout qu'il n'y a pas de service de sécurité ».

Bon, il avait accepté, de toute façon il commençait à se lasser de son coin, la ville lui manquait, même si Bruxelles...

Malgré ses avis tranchés sur tout, son ancien pote avait raison, tout cela ne ressemblait pas à grand chose. A partir de la rue Belliard, l'immeuble semble constitué de deux parties, reliées par un socle vitré au rez-de-chaussée. Le bâtiment de gauche, de couleur grise est massif, et ses fenêtres régulières sont disposées en quinconce, sur sept étages.

A l'angle gauche, un gigantesque mot « HÔTEL » ne laisse aucun doute sur sa fonction : cinq lettres énormes, disposées verticalement sur toute la hauteur. C'est l'époque de la communication à outrance, il faut des lettres aussi grandes qu'un étage, bientôt on lira la ville plutôt qu'on ne la vivra, il sera écrit : « bureaux » sur tous les immeubles des quartiers d'affaires, « villa » sur chaque maison d'un lotissement, et pourquoi pas des étiquettes directement sur les gens, comme dans les congrès à l'américaine, « employé » « cadre » ou « chômeur ».

De plus, l'hôtel, géré apparemment par une chaîne internationale, a surajouté son sigle sur le toit : ALOFT. Que veut dire ici le mot « loft » : les chambres font-elles deux cents mètres carrés et les sols sont-ils en béton?

De toute façon, il pourra s'en rendre compte, on lui en a réservé une à l'angle gauche.

Le bâtiment de droite, en béton blanc et en verre, plus haut que l'hôtel, sans doute des appartements, est bâti en dehors de toute logique. D'abord, il semble s'être échappé de la structure urbaine traditionnelle, avoir pris une certaine forme d'autonomie : dédaignant la place qui lui fait face, il a amorcé une rotation de plusieurs degrés pour regarder plutôt le parc situé de l'autre côté de la rue. Ce mouvement ne s'est pas fait sans dommages : la trame générale de la façade, peut-être régulière au départ, a opéré un glissement anarchique suivant un axe diagonal.

Dans le même temps, une partie de ses baies se sont enfoncées vers l'intérieur, créant par là des sortes de loggias terrassées, tandis que d'autres venaient à se prolonger de balcons en saillie.

Des éléments pleins en béton blanc, aux refends colorés, rajoutés à la va comme-je-te-pousse achèvent

la composition, ou l'absence de composition.

Il n'aime pas cela, tout ce bazar, cette nonchalance des formes, cette absence de structure, il se méfie du désordre, de la non-organisation comme de ce qui commence trop mollement ou ne s'achève pas.

Il a toujours été organisé, même quand il était un des piliers de ce mouvement parfois trop brouillon, qui érigeait souvent le vague en principe, il aime les choses rangées, et les réunions préparées, les objectifs énoncés. Tout cela forme un tout, qui lui permet de garder les idées claires et de rester calme et détendu. Pourquoi tant compliquer les choses?

De surcroît, l'immeuble a eu aussi quelques difficultés à rejoindre le sol, à s'y fondre : il repose avec plus ou moins d'évidence sur deux énormes poutres en béton disposées en treillis.

Pour quelles raisons toute cette masse se concentre-t-elle sur ces deux pattes? Un mystère qu'il n'a pas envie de résoudre, pas plus que de comprendre pourquoi les derniers étages n'ont pas réussi à s'achever avec netteté : la structure en béton s'est en effet, prolongée au-delà des niveaux construits, et les dalles sont percées, comme de gigantesques tranches de gruyère.

*

...Et voilà, ce doit être l'été, ou peut-être le printemps finissant, en tout cas, il fait beau, et surtout il y a foule au pied de chez lui, c'est plus facile de se fondre dans le décor quand il y a du monde sur le trottoir et que la terrasse du grand café, à l'angle, déborde et rejoint celle de l'arrière de l'hôtel.

Entre les deux, il y a la porte d'entrée des appartements, sa porte, et malgré que le code d'accès en soit changé chaque semaine il connaît le numéro : il a un ami dans l'immeuble, ce n'est pas vraiment un ami, il ne l'a vu qu'une fois et ne s'en souvient plus très bien, il était cuit, par ailleurs il n'habite peut être pas l'immeuble, de toute façon qu'importe, il a un ami.

Cela a commencé ainsi : c'était l'hiver et il traînait depuis quelques mois dans le quartier, c'était un an après avoir arrêté (arrêté quoi?), il avait bu, beaucoup, et s'était endormi devant le hall de l'immeuble, derrière les piliers croisés, il y a une petite rampe, on est à l'abri, sous l'immense porte-à-faux. Il avait été repéré par deux garde de sécurité, deux colosses bouffis aux mêmes cheveux blonds coupés ras, presque des frères dans leurs uniforme vert foncé, ils parlaient fort, lui avait mal à la tête, ils l'avaient chassé, il s'était assis sur le trottoir, un peu plus loin, il souriait comme d'habitude et après quelque temps un type s'était approché de lui, il ne l'avait pas vraiment remarqué, et avait dit comme ça : « Tu sais, ces gars c'est la sécurité de l'hôtel pas des appartements, tu n'as qu'à rentrer dans le hall, je connais le code, je te l'écrirai sur le dossier du banc de l'étang dans le parc ».

Le lendemain, il avait envie de dormir, il avait froid et la gueule de bois, il était allé dans le parc, et il y avait quatre chiffres écrits à la craie blanche, sur le banc, ça fait quatre ans que ça dure.

Il était revenu vers la porte du hall, ses doigts tremblaient, en tapant le code, la peur ou le froid, ou l'alcool.

Il n'avait pas osé prendre l'un des deux ascenseurs et s'était tapé l'escalier, avec sa barre, deux cents vingt marches, au moins deux fois le lion de Waterloo, qu'il avait visité avec l'école dans les années cinquante, après une dernière volée, une porte à pousser et là, toute la lumière, il avait eu du mal à s'habituer (il était monté dans le noir, en tâtonnant), puis la vue : à ses pieds, le parc du Luxembourg complètement givré avec des gosses sur l'étang gelé, le tout comme un jouet, une boule de plexi que l'on a secouée pour former des tourbillons de neige. Et, partout autour des fumées sortaient de cheminées, d'extracteurs, de locaux techniques divers, des petits nuages blancs et paresseux, saisis par le froid.

En haut il n'y avait plus d'appartement mais des cabanons d'ascenseur ou de chaufferie, eux-mêmes hérissés de moteurs ou d'antennes paraboliques. Il avait tout de suite su qu'il allait s'installer dans ce décor, ou plutôt qu'il allait y rester, puisqu'il n'avait rien pour réellement s'installer, d'ailleurs tout était déjà là, l'eau, l'électricité, et des vieux cartons d'emballage pour le sommier.

Donc l'authentique « penthouse vue impr. Tout conf. Site exp. » c'est chez lui.

Il passe en souriant entre les tables bondées, il y a même des gens debout qui profitent du soleil, monte les quelques marches qui le séparent du hall, tranquille, en connaisseur des lieux, voire en habitant, tape

le code, le hall est évidemment désert, un ascenseur l'attend, les appartements des deux niveaux supérieurs sont (pour le moment) vides pour cause de week-end.

En montant, il se sent un court moment heureux même si comme d'habitude il n'a aucune idée de ce qu'il fera en haut, chez lui dans son île, il ne cherche jamais à prévoir, ni à simplement réfléchir, chaque fois qu'il essaye ne fût-ce que de penser un peu plus ou simplement d'analyser la situation, sa situation, tout s'embrouille, les images simples se mettent à défiler très vite et il ne reste qu'un écran sans signal. Pour le moment, je monte.

*

Les deux immeubles sont reliés, au sol par un socle de deux niveaux, qui comprend les accès de l'hôtel à gauche et deux restaurants superposés à droite, dont les terrasses, bondées à cette heure, plongent vers le parc, mais aussi par une sorte de pont habité de trois niveaux en suspension, à une vingtaine de mètres de hauteur : c'est par là qu'il passera se dit-il, il embrasse une dernière fois l'ensemble, s'attardant sur les sommets, puis se dirige vers l'hôtel, dont la marquise semble suspendue à la traverse inférieure du L de «HÔTEL».

L'intérieur est banalement feutré et anonymement international, on devine qu'il n'est qu'un clone d'une série qui, de San Francisco à Tokyo et de Dallas à Hawaï, offre aux voyageurs une image rassurante et expurgée de toute originalité ou de toute couleur locale.

L'employé, au milieu de son comptoir circulaire en panoptique, d'où l'on peut à la fois accueillir le voyageur, déposer ses bagages à la consigne, surveiller les accès aux ascenseurs, vendre des jetons pour les distributeurs de boissons glacées, sandwiches mous et barres chocolatées, faire la note d'une famille bruyante qui semble pressée, donner le code du local fitness, répondre à des appels de room service, l'employé à l'air bien seul et son sourire affable « May I help you ? » dissimule mal son épuisement. Oui, on lui a réservé une chambre, à l'avant-dernier étage à l'angle, sous un nom qui bien sûr n'est pas le sien. Il reçoit les clés électroniques, remercie, il y a de la musique dans l'ascenseur, elle remplace sans doute le lifter, le couloir à l'étage n'échappe pas aux poncifs du genre : tapis épais frappé des couleurs (nombreuses) de la chaîne, murs lambrissés, et de la musique aussi, une soupe lounge diffuse qui semble émaner des profondeurs du tapis.

Sa chambre est la même que ses soeurs de l'autre côté du couloir, ou aux autres étages, à Rio, à Dubaï ou ailleurs, il y a même cette odeur universelle de renfermé : relents de moquette, d'after-shave, de désodorisants pour sanitaires et d'air conditionné.

Mais la sienne a une particularité, elle est l'exception à la règle, le raté de la série : située immédiatement derrière le H de « hôtel », elle bénéficie d'une fenêtre horizontale supplémentaire constituée par la barre horizontale du H, transformée pour l'occasion en baie panoramique sur la morne place Jean Rey. Il ouvre l'autre fenêtre, celle qui donne sur le « Juste Lipse » qui lui bouche l'horizon. « A nous deux », pense-t-il.

Le soir est maintenant presque tombé, et seul un reflet gris clair traîne encore sur sa gauche, vers l'ancien couvent. Il allume machinalement la T.V, éteint le son, se couche sur le lit, les yeux au plafond, il se demande un instant s'il ne va pas une dernière fois relire son plan d'action, vérifier son matériel, mais c'est inutile, il ne peut rien avoir oublié, il sait toujours exactement ce qu'il doit faire, les choses s'enchaînent avec fluidité, une action suit l'autre, pas besoin de réveil, évidemment, il s'endort.

Plus tard le téléphone le tire du sommeil ; à l'autre bout du fil il y a d'abord un silence, puis comme prévu une voix qui dit : « Bonjour Monsieur Merjay, c'est l'heure, bonne journée. » C'est exactement ce qui a été convenu, il est trois heures du matin, mais quelque chose le dérange pourtant : la voix du type, qu'il ne connaît pas, et cela aussi est normal, est très métallique et d'une ironie voilée, et on entend qu'il a dû appeler d'un bistrot ou d'une soirée animée : on distingue, en plus d'un grésillement très présent comme s'il appelait des Antipodes, de la musique latino et des voix fortes entrecoupées de rires de femmes et de tintements de verre, à l'évidence on s'amuse là-bas, à Wellington ou ailleurs, il ne répond rien et raccroche, comme prévu. Face à lui, il y a les images assez confuses de la T.V, des gens qui crient dans

la rue, en Asie, ils ont l'air convaincu, il y a des textes qui défilent dans le bas de l'écran, et à droite la fenêtre toujours ouverte et l'ombre, maintenant inquiétante, au-delà de la rue déserte du « Juste Lipse ».

Il se retourne, on a dû allumer l'enseigne « hôtel » et une lumière diffuse inonde le sol de sa chambre.

Il n'hésite pas, tout a déjà été répété cent fois, il prend son sac à dos, rabat doucement l'ouvrant du châssis et avec la souplesse d'un chat passe à l'extérieur, le pied sur le rebord du H. En se penchant un peu il contrôle à nouveau l'heure, sur l'horloge formée par le gigantesque O : il est 3h10'.

Il fait un peu plus frais que tout à l'heure, il laisse le châssis ouvert, puisqu'il devra repasser par là demain, et en deux mouvements, un saut et un rétablissement, il se retrouve sur le toit de l'hôtel.

La ville est en suspens, les différents dispositifs de ventilation et d'extraction, comme des grosses bêtes endormies ronflent doucement, dans une odeur de graisse à frire et d'air brûlé. Il jette un coup d'oeil sur le « Juste Lipse », d'ici il est encore un peu bas pour voir le patio principal, où se tiendra la réunion de lundi, il doit grimper là-haut au sommet de l'immeuble de logements, quatre niveaux encore, mais garnis de terrasses en retrait et débords alternés, une véritable échelle à sa disposition, deux minutes et le voilà tout en haut, sur le toit, personne n'a pu le remarquer.

Peut-on appeler cela du terrorisme? Oui, cela lui emprunte en tout cas la majorité des caractères : la singularité des objectifs d'abord, puisqu'il s'agit de porter atteinte à une représentation du pouvoir, en l'occurrence, le conseil des ministres Européens réunis dans la ville qui, malgré les soupirs de Luxembourg et les râles de Strasbourg, et malgré sa propre incapacité chronique à se mettre en valeur, est de plus en plus la capitale de l'Europe, et de modifier, ne fut-ce que pour quelques heures, le cours rôdé de la représentation (bouclage de quartier, surmédiatisation, convois en ballet entre Zaventem et Schuman déclaration commune ménageant chèvre et chou et dispersion brutale et désordonnée après quarante-huit heures, laissant un quartier presque apaisé et quelques barrières Nadar).

La préparation minutieuse de l'opération, ensuite depuis le choix approprié de l'agent, lui en l'occurrence, un ancien dirigeant de Greenpeace reconverti, dans le tourisme rural en Drôme et activiste occasionnel, jusqu'à la stratégie de communication et de revendication, en passant par le réseau de contact plus ou moins anonyme, fournissant qui la préparation tactique (train, hôtel, planque) qui le matériel, (Banderoles, barques d'abordage, tarte à la crème).

Le danger, enfin parce que avec la grosse panique du terrorisme, talibans, al akxa, jyd islamique, hamas, GIA, que de sigles, que de mots) c'est tous les jours le 11 septembre, après Madrid ce sera Bruxelles, renforçons, interdisons, contrôlons, et une banderole déroulée ou un paquet de tracts sous un blouson peut se confondre avec une ceinture de bombes et nécessiter une intervention immédiate, voire violente.

De toute façon il aura tout le dimanche pour observer de son poste « le processus de mise en place du dispositif de sécurité » comme l'a déclaré à la T.V le commissaire en chef de police de Bruxelles, avec son inénarrable accent, tout droit sorti de Bossemans et Coppenole, finalement cela fait du bien d'être de retour ...à moins que ce ne soit « la mise en place du dispositif du processus sécuritaire » ou « le dispositif de la mise en place... » tous ces mots encore, tellement passe partout, tellement utilisés et recyclés que l'on peut les retourner comme on veut, cela marche toujours, trop de textes, trop d'images, trop de déplacements et de souvenirs pour aujourd'hui, souvenirs , quel mot ridicule, allons une bonne journée de solitude sur le toit lui fera du bien, des choses simples qui s'enchaînent mais d'abord terminer sa nuit, (il ne peut se préparer qu'en plein jour), il y a un tas de vieux journaux dans un coin, le ménage ne doit pas être fait souvent, et pour la deuxième fois cette nuit, il s'endort.

*

Quand il est en haut, il regarde vers le bas, c'est intéressant le bas, la distance rend tout plus simple, plus clair ; il y a les choses immobiles, que l'on finit par connaître par habitude : les bâtiments, les rues, la

place, le parc. Il y a les choses qui bougent, que l'on peut apprécier en fonction de la situation ou de l'humeur : les voitures lentes ou rapides en essaim, en bouquet ou en pointillé, le ciel toujours changeant, très important le ciel : de chez lui, il occupe presque la moitié de son paysage, sans compter qu'il se trouve souvent couché sur le dos, le ciel parle du passé mais de l'avenir aussi, et puis il y a aussi et surtout les gens, tellement plus faciles à aborder quand ils sont loin.

Quand il est en bas, il regarde aussi vers le bas, mais ce n'est pas toujours très gai. Par exemple, il y a des crottes de chiens, même s'il n'y a pas beaucoup d'habitants, peut être ceux des retraités, autour de la place Jourdan, qui ont vu leurs cafés disparaître, remplacés par des sortes de brasseries à la française, ou des serveurs tabliers noirs et chemises blanches, ne servent plus de Maes ou de pistolet au haché mais des bières mexicaines et des tomates mozzarella, seule la friture est restée, mais on dit friterie.

Il y a aussi des mégots, surtout devant les portes des bureaux, des fumeurs en petits groupes l'hiver, ils ont l'air plus transi que lui, les femmes en jupes, les hommes en chemises rayées.

Dans le parc c'est plutôt les sacs en plastique et les capsules de canettes qui s'incrument dans la dolomie du chemin et du pain moisi près de l'étang laissé là par quelques vieilles dames à des canards difficiles, ou anorexiques.

En haut, tout est mieux. La nuit quand il se réveille, ce qui lui arrive parfois, s'il ne fait pas trop froid comme ce soir, il se lève et inspecte son île, son quartier, c'est calme en semaine mais le samedi, il y a des exceptions : l'été, les fêtards de la jeunesse dorée en décapotable reviennent du centre, et sont avalés par le tunnel, direction Kraainem, Wezembeek ou Tervueren, drôle de nom pour ces adeptes de la Dolce Vita, ou bien un motard se paie, à fond et sans pot d'échappement, la vallée du Maelbeek, on l'entend presque depuis la place Flagey, depuis les ponts de la rue Gray en tout cas, il brûle à l'aise tous les feux rouges, lâche les gaz après la place Jourdan, confond le virage en S de la place Jean Rey avec le raidillon de Francorchamps et avec une gerbe d'étincelles disparaît dans la chaussée d'Etterbeek et on l'entend encore, bien après les squares.

Pense-t-il un seul instant aux cinquante mille personnes réveillées, ou au fait que sa chevauchée a reproduit avec exactitude le tracé du Maelbeek, ce ruisseau qui jadis a creusé la vallée mais est conditionné depuis belle lurette en égout pestilentiel, à la mode belge, et qui passe, tout comme d'ailleurs le tunnel Belliard et le bassin d'orage très exactement sous ses pieds, sous ses pieds à lui, Jean Vanderveken, ancien fonctionnaire au niveau -1 de l'AATL, Administration de l'Aménagement du Territoire, jadis en charge du réseau sous-terrain de la région pendant trente ans et qui a décidé il y a longtemps, il ne sait plus quand, ni même pour quelles raisons de passer le solde de sa vie en plein air.

Même si cet air n'est toujours pas très pur, aujourd'hui par exemple, cela sent l'ail, c'est comme cela depuis que le nouveau restaurant s'est installé au premier étage, et que, sous prétexte que son patron, ancien revendeur chez Alfa Roméo à Delta a un nom italien, des grand-parents mineurs au Borinage probablement, et sous prétexte que la salle se prolonge en une terrasse semi couverte par le toit en auvent qui s'appuie sur l'énorme résille de poutres croisées, celles qui justement se fondent sur les voiles en béton du tunnel, c'était la seule possibilité de faire tenir cet immeuble sur ce terrain (qui est comme un gruyère sans presque plus de fromage), son patron donc a appelé son restaurant « La Tonella » ce qui ne signifie rien, ni en français, ni en italien, plats et donc se sent obligé de produire une cuisine à l'ail conjugulée à tous les mets, comme une obligation grammaticale. Un de ces jours, il devrait dévier le sens de ces extracteurs, c'est alors qu'il voit, dans la quasi obscurité, une forme qui prend justement appui sur ce toit, comme un chat, une ombre mince et souple qui, sans se reposer un instant entreprend l'escalade des quelques niveaux qui le séparent du toit de l'immeuble à appartements ; c'est-à-dire qu'il vient chez lui, en fait elle s'invite, cette ombre souple et silencieuse.

« Pourquoi pas ? » Pense-t-il d'abord, mais tout de suite après ; « Ne vais-je pas déranger ? » et par timidité, il recule doucement et rentre dans le cabanon dont il rabat au trois quart la porte qui par compassion, évite cette fois de grincer.

L'homme est maintenant arrivé sur le toit, il marque une pause, il n'a pas l'air fatigué, non, il médite, on voit ses sourcils se froncer par moment, selon le cours de ses réflexions, puis ses traits se détendent. Tout à coup il se couche dans une position que lui-même a souvent occupé, pour voir les étoiles, et il s'endort.

C'est sûrement un type sympathique, je pourrais lui faire du café à son réveil.

Quelques heures plus tard, c'est l'odeur du café qui le réveille, et immédiatement tout lui revient en mémoire c'est le Nougaro de « Blue rondo à la turque » d'après Dave Brubeck : le TGV, la gare, le baba, la rue Belliard, l'hôtel, les toits, il s'est endormi, c'était prévu, normal, tout est toujours sous contrôle, bien organisé, jusque dans les moindres détails, c'est important les détails, sauf le café il ouvre les yeux :

devant lui il y a un homme, assis sur un parpaing de béton, qui déplié doit être très grand, avec une barbe, des cheveux embroussaillés et un nez épais qui pointe au milieu, et cet homme lui tend un verre fumant, avec un grand sourire. Il n'y a rien à craindre, son sourire n'est pas ironique même si la situation semble le ravir, ce sourire a certainement précédé cette rencontre, en fait, il doit être accroché à son visage depuis très longtemps.

Il prend le verre, remercie et boit à petites gorgées. Quand le verre est vide, il le rend à l'homme, qui va le porter à l'intérieur.

Le jour s'est levé et il a du travail, il ouvre son sac et commence son installation : finalement qu'il y ait ou non un témoin, à tout cela lui importe peu.

Et la journée se passe ainsi, simplement : deux personnes qui pourtant ne connaissent pas la veille, une journée un peu particulière, un dimanche à la campagne passés entre deux vieux amis.

L'un a les idées claires, sait pourquoi il est là, a un emploi du temps chargé devant lui et un dispositif à mettre en place. Mais il le fait simplement comme on fait son potager avec ordre et méthode, sans se presser.

L'autre est là depuis toujours, a la pensée trop embrouillée pour savoir pourquoi, mais il n'a rien à faire. Et il le fait gentiment en observant l'autre sans le déranger.

Au fond, aucun des deux n'a été surpris par la présence de l'autre, sans indifférence, mais sans jugement, Habités au silence pour des raisons différentes se découvrent non pas bavards, mais simplement diserts.

Pourquoi ne pas accepter l'autre quand il ne vous demande rien ?

A midi ils partagent une boîte de sardines, et l'un parle de son ancienne vie, de son métier de réseaux dans lequel il se perdait, de son bureau en sous-sol, de son envie un jour d'arrêter tout mais en disant cela il se rend compte que c'est la première fois qu'il arrive à s'exprimer en termes plus ou moins précis, il omet la déchéance par discrétion et l'alcool par pudeur, puis il s'enquiert de l'autre, de son passé en tout cas, pas de la raison d'être sur le toit.

L'autre lui parle de conscience politique, pas toujours assumée, d'engagement social à renouveler toujours, de combats trop théoriques de désir d'action, de responsabilité, mais il ne s'attarde pas sur ce qu'il ressent comme vanité dans sa démarche et plus il parle, plus tout cela lui semble vague, confus, incompréhensible.

Face à cet interlocuteur providentiel et souriant, il comprend alors qu'il a préféré l'activisme parce qu'il ne souffre pas de contradiction et l'action directe pour peut être tout simplement éviter de penser. Cela ne l'empêche pas de préparer avec minutie ce qu'il se disait être sa dernière mission et offre à son interlocuteur sa paire de jumelles de précision.

*

Avec les jumelles, tout devient plus clair, et le paysage vu et revu tant de fois se fragmente en une multitude de séquences courtes et précises.

C'est amusant de passer sans transition d'un plan à l'autre par exemple de suivre cette jeune femme, qui, sur la terrasse arrière du bloc de la rue « Juste Lipse » arrose, le regard concentré, un pot de basilic avec un petit arrosoir vert pomme, on dirait un jouet de plage, (il en connaissait la silhouette mais n'a jamais pu en décerner les traits, sourcils froncés pour ne pas faire déborder le pot, c'est tout un jardin botanique en miniature qui habite sa terrasse, elle se relève et fait un petit signe à son voisin d'en face sur le petit immeuble de la rue Belliard. Au rez de celui-ci, un homme sort et monte dans une voiture puis un homme qui sort du petit immeuble sur la rue Bélliard, il a l'air pressé, ce n'est pas un habitant, il ne l'a jamais vu, il monte dans une voiture de police qui démarre en direction de la place Jourdan, pourquoi pas, à côté, un

couple, des amoureux qui rentrent dans le parc, par l'entrée à l'angle de la chaussée, et remontent en suivant sagement le lacet des chemins, vers le musée des Sciences Naturelles et croisent un peu plus haut un homme entre deux âges, avec des cheveux longs mais ce n'est pas un clochard, il a un journal sous le bras, il redescend, sort du parc nonchalamment, et sur le trottoir de la rue Belliard jette un regard vers le haut de l'immeuble, sur lui aurait-il pu penser, s'il ne se savait pas invisible.

L'homme attend que le signal piéton lui fasse obligeamment signe de passer puis traverse la rue, nouveau coup d'œil vers le haut, puis passant à droite des cafés s'engage, dans l'intérieur de l'îlot, en empruntant le grand escalier en bas. L'îlot est ouvert sur l'espace public contrairement aux autres blocs du quartier, des forteresses sécurisées.

On n'a pas jugé utile, en effet, de relier l'immeuble de la place à celui de la rue Belliard, il reste un passage, soit que les architectes pressés par les échéances n'aient pas pu terminer leur œuvre de couture urbaine, soit qu'ils n'aient pas eu l'imagination pour un raccord, il est vrai assez acrobatique, tenant compte de la différence de niveaux, ou encore que les promoteurs, déjà largement payés par cette opération n'aient pas jugé utile d'augmenter encore la densité. Il est donc resté l'espace d'une coulisse, un vide mince se profilant sur l'angle, qui crée un passage étroit, un peu escarpé, avec une grande différence de niveau à franchir, l'intérieur de l'îlot est plus haut d'au moins cinq mètres, que l'on a apprivoisé avec un grand escalier en bois massif, qui s'aventure en diagonale, épouse la logique biaisée de la tour et rejoint la terrasse haute du restaurant, vers un intérieur d'îlot que l'on a voulu généreusement planté, enfin autant que le permet le sous-sol, qui, il était jadis littéralement payé pour le savoir est entièrement creux.

Vu du haut, avec ou sans jumelles, par ailleurs, tout cela se dessine presque comme un plan d'architecture, les terrasses, les parasols, la végétation, et puis l'escalier que l'homme a maintenant franchi, nouveau regard vers le haut, (mais que cherche cet homme ?), et qui se prolonge par un cheminement en bois également, traverse l'îlot en diagonale, et après être passé sous un porche débouche sur la rue Juste Lipse presque à hauteur de l'angle avec la rue Froissart.

L'homme s'est maintenant arrêté et appuyé sur un des murets, qui donne un peu de discrétion au chambre de l'hôtel, a ouvert son journal, d'une manière presque ostentatoire, est-il possible de lire debout, comme cela un dimanche, un « Libé » de surcroît, ne paraît pas ce jour là.

Ce n'est pas un touriste, parfois il en vient certains ici pour visiter le quartier, mauvaise idée sûrement qu'y a-t-il à voir ici ? Ce n'est pas un client de l'hôtel comme il en reste parfois le dimanche, contraints de prolonger leur séjour jusqu'au lundi et mourant d'ennui et du mal du pays, ce n'est pas non plus un retraité d'Etterbeek, ceux-là ne lisent pas « Libé » et n'ont pas des lunettes à la John Lennon retenues par un lacet en cuir.

Il doit plutôt venir du haut d'Ixelles, tendance bobo ou alternative – machin chouette...

L'homme a de nouveau un bref instant levé la tête dans sa direction, avec un mouvement digne d'un moineau.

Sur le toit terrasse, derrière le parapet Jean se sait quasi invisible, il règle les jumelles : « Sarkozy Royal : le duel » un journal vieux de sept ans !

Il se retourne vers son ami, occupé à ajuster avec un niveau, ce qui semble être une sorte de lance-grenade artisanal.

« Viens voir, il y a un original, en bas ».

Paul se relève et surtout pour faire plaisir à son hôte prend les jumelles et jette un coup d'œil.

Il reconnaît tout de suite le baba de la gare du midi, qui à ce moment se retourne vers lui et lui fait un petit signe amical.

Mais que fait là ce type, il a du me suivre depuis la gare, pas possible, quel amateur, quel crétin surtout et si lui-même est surveillé, moi... il le menace vaguement du poing tout en se rendant compte du côté dérisoire de son geste.

Mais le baba semble avoir compris et s'enfuit, remontant le passage vers la rue Juste Lipse, en abandonnant son journal qui se démembre rapidement dans le courant d'air.

Dans l'îlot, il y a un moment de silence seulement perturbé par les bruits des feuilles qui se dispersent.

Puis juste après, du haut de la rue Froissart, mais aussi vers la place Jourdan, il entend les sirènes, c'est la police, et c'est pour lui, il en est sûr.

C'est à nouveau la voix de Nougaro « Descends pas, sauve-toi, par les toits ».

Bon Dieu de bon Dieu, il est déjà sur les toits. En bas telles des fourmis, tout cela s'agite en tous sens, comme dans sa tête d'ailleurs l'hôtel sera bouclé, les toits, jusqu'à la rue Froissart, inutile, c'est tout l'îlot

maintenant, un hélicoptère venu d'on ne sait où, vient compléter le tableau en tournoyant dans le ciel, comme un bourdon ivre.

Il se dit « soyons calme » mais il songe au procès futur, aux heures d'attentes dans les prétoires, à la logorrhée des avocats, au ton sentencieux du juge puis se raisonne « essayons de nous organiser »...

mais il pense qu'il n'ira plus se promener le matin, là-bas dans les montagnes, derrière Nyons puis se reprend « il n'y a qu'à réfléchir » mais ces yeux tombent sur cet homme, ce brave type au sourire qu'il a dérangé pour toujours alors il tente une dernière fois de se concentrer mais la seule chose qui lui vient à l'esprit, c'est qu'il a laissé la télévision allumée dans sa chambre...

Depuis que le grand cirque a commencé, police, sirènes, porte-voix, et même des tueurs d'élite qui prennent position sur les toits, les choses se sont éclaircies dans la tête de Jean, et les pales de l'hélicoptère achèvent de chasser la brume dans son cerveau mis depuis longtemps en veilleuse. Ailleurs, il veut être ailleurs, ailleurs que dans sa cabane glaciale l'hiver, ses doigts collent à la tôle de la porte lorsqu'il rentre chez lui, torride en été, quand la ville se fige pour cause de canicule et de vacances des européens, ailleurs que sur son île, ce bâtiment ridicule, piégé au milieu d'une plus grande île, ce quartier européen qui ne ressemble à rien perdu dans une autre île, encore, Bruxelles, absurde capitale sans l'être d'un pays qui n'en est plus un et d'une Europe qui n'existe pas encore.

Mais, pour sortir d'une île, il faut plonger « Viens, dit-il, on s'en va »

L'autre à l'air complètement hébété, et ses sourcils restent froncés, « Allez, dépêche-toi, replie ton matériel redescends sur le toit de l'hôtel et attends-moi ». C'est la première fois qu'il donne un ordre, depuis des années.

Resté seul, Jean jette un dernier coup d'œil périphérique sur son domaine et c'est comme s'il en jetait les clefs, au loin, dans la mer.

Mais si les chants les plus beaux sont les plus désespérés, les adieux les plus vrais sont les plus courts et c'est avec nous de grâce qu'il rejoint son ami sur le toit de l'hôtel et lui indique une grille : « Aide-moi » Ils poussent et sous leurs yeux apparaît une gaine de ventilation qui s'enfonçe dans l'immeuble, vers les sous-sols : trente mètres de cheminée, « La ventilation du bassin d'orage, mon vieux, une servitude obligatoire, à travers l'hôtel ». L'autre voix ne dit rien, mais balancent son sac dans le trou. Après quelques secondes on entend le bruit de l'impact sur le sol, tout en bas.

Des échelons ont été prévus. « Pour l'entretien : Je l'avais exigé dit Jean en jubilant, après toi mon prince ». L'autre n'y comprend rien mais s'engage dans le conduit suivi de son sauveur qui une fois à l'intérieur, remet au-dessus de sa tête la grille en place.

Au fur et à mesure où il descend les échelons et où graduellement la lumière venue d'en haut s'essouffle, Paul sent qu'il laisse à la clarté de cette fin d'après-midi quelque chose dont il ne peut donner le contenu avec aisance mais qui est de l'ordre de la raison pure, des actions conséquentes, des enchaînements parfaits.

Tout s'est déroulé normalement, mais rien ne s'est passé comme prévu, Il faudra en tenir compte pour plus tard, mais pour l'heure, il ne veut plus y penser, un échelon suit l'autre puis encore un, et encore.

Au fond, ils trouveront un chemin glissant, une ou deux galerie à franchir et une sortie sur la rue, hors de leur passés, hors du périmètre de sécurité, hors du quartier européen.

Pierre Blondel

